

*Brownson's Quarterly Review, April 1845.*

ARTICLE V.—*The United States Catholic Magazine and Monthly Review, Edited by Rev. C. J. White and Very Rev. M. T. Spalding. D. D. Baltimore. John Murkhy. Vol. IV. N. 3, march 1845. Svo. p. 44.*

(M. Brownson en faisant quelques notes sur l'ouvrage précité donne un précis des motifs de sa conversion qui seront très intéressans pour les personnes qui ont quelque connaissance des écrits de ce savant.)

Nous faisons quelques remarques sur cette publication périodique, car c'est la plus forte et la plus éminemment catholique de ce pays, et qui mérite d'être prise par tous ceux qui désirent se procurer un excellent ouvrage tout dévoué à l'exposition et à la défense de la doctrine et de la discipline de l'Eglise. Nous prenons aussi de là occasion de faire quelques remarques qui nous sont suggérées par un article inséré dans le numéro qui est devant nous, et qui fait la revue du premier volume de notre propre journal. Tel article est écrit avec habileté mais un peu trop louangeur, et parle de nous en terme au-dessus de notre mérite. Mais ce n'est pas de ce dont nous voulons parler. La plupart du monde aime à avaler les louanges qu'ils peuvent accrocher. Mais des écrivains catholiques, qu'on doit présumer croire et connaître, que le plus grand ennemi de la perfection chrétienne est l'orgueil et la vaine gloire, doivent garder quelques mesures dans les louanges qu'ils donnent à un pauvre pécheur qui probablement ne trouve pas déjà trop aisé de pratiquer l'humilité que sa religion demande.

Le *Reviewer* se reporte sur une opinion qu'on dit que lord Brougham a annoncée relativement à nous. Les papiers-nouvelles qui nous sont amis ont pris une peine considérable pour faire circuler cette opinion. C'est une petite affaire; mais nous avouons que nous souhaiterions qu'on cessât de la répandre davantage: 1. Parce que nous n'avons point, et n'avons jamais eu une grande estime des opinions de My-lord Brougham, sur quoi que ce soit. 2. Parce que nous sommes évidemment persuadé que l'anecdote qui a circulé dans les papiers publics est totalement fausse, au moins en ce qui concerne le lord Brougham, qui en toute probabilité n'a jamais lu une page de nos écrits, et qui n'a même jamais entendu prononcer notre nom. Nous ne sommes pas encore aussi fameux au dehors que quelques-uns de nos amis aiment à le faire croire.

Le *Reviewer*, parlant de nos principes philosophiques, dit que nous sommes "plutôt un éclectique." Maintenant, être appelé un éclectique, c'est pis que d'être louangé par lord Brougham. Il y a quelques années nous avons été éclectique, nous l'avouons, parce que nous avons été dans le cours de notre vie, "toute chose tour-à-tour, et jamais quelque chose longtemps." Mais nous avons abjuré l'éclectisme dans le *Boston Quarterly Review* de janvier 1842, et depuis ce temps, nous n'en avons point été disciple, au moins suivant notre conscience. Après avoir renoncé à l'éclectisme, nous avons cherché à faire un nouveau système de philosophie de notre propre fond, et l'avons appelé *philosophie synthétique*, basée sur des principes totalement contraires à l'éclectisme. Ce système fut notre marotte pendant deux ans et demi, et il nous conduisit, ou plutôt fut ce qui nous conduisit à la porte de l'Eglise Catholique; nous disons à la porte, car quoique nous pensions dans le temps qu'il ouvrirait le temple même et qu'il nous portait jusque dans le sanctuaire réellement, il ne nous conduisit que jusqu'à la porte, et encore, très accidentellement et non pas nécessairement. La vérité est, que devant ces deux ans et demi nous avons beaucoup parlé de l'Eglise, et même dogmatiquement, et nous n'en connaissons que ce que nous en avons appris de ses ennemis, les éclectiques français, les Saints-Simoniens, et les protestans. Il n'y a encore qu'un an, nous n'avions lu que deux livres: catholiques *Fin de la controverse de Miller* et le *Catéchisme de Trente*, et encore bien partiellement. Nous n'avions jamais vu et entretenu un catholique instruit, sur le sujet de religion, la valeur d'une heure entière, dans toute notre vie, et par conséquent nous ne pouvions avoir qu'une bien petite teinture de la religion catholique. Nous nous faisions seulement une idée de ses dogmes, d'après la connaissance des dogmes opposés du protestantisme, et quoique nous devinions souvent juste, le plus souvent nous nous trompions. Cependant nous nous étions formé pour nous-même un catholicisme idéal, exigé et soutenu par notre philosophie, et nous nous imaginions que ce catholicisme idéal était substantiellement ce que l'Eglise catholique croyait, et ce qu'elle professait réellement dans ses articles de foi; ainsi nous décidions, aussi sagement en cela qu'en d'autres choses, que nous étions catholique, et que nous avions découvert une philosophie qui pouvait légitimer l'Eglise catholique, et donner

une base scientifique à toutes ses doctrines.

Telle était notre croyance quand nous avons commencé le premier volume de cette revue, et telle, elle a continué jusqu'après la publication de notre numéro de juillet dernier. Mais notre croyance a cessé d'être telle avant la publication du numéro d'octobre. Que le système de philosophie pour lequel nous avons combattu, en faveur duquel nous avons publiée quelques fragmens soit sains ou non, nous ne nous sentons point capable d'en décider. Nous sommes assuré qu'il ne conduit point nécessairement au catholicisme; mais nous ne savons pas s'il y est nécessairement opposé, et nous ne pourrions le décider qu'après que nous aurons eu le loisir de le revoir, et de le comparer plus soigneusement que nous ne l'avons fait avec les enseignemens de l'Eglise. Notre conversion au catholicisme, appuyée sur autre chose que des bases métaphysiques, a tellement changé notre esprit, nous a présenté un monde de pensées si entièrement neuves pour nous, et nous a rendu capable de voir les choses dans une lumière si différente, et tellement plus claire, que nous avons bien peu de confiance dans la valeur ou la solidité des choses que nous avons avancées sur notre seule autorité avant ce tems-ci. Nous sommes certain que les meilleures choses que nous avons écrites, sont mêlées de beaucoup d'autres que nous désavouerions maintenant. Si dans nos écrits philosophiques, ou dans aucun autre écrit, on trouve quelque chose de contraire à la foi de l'Eglise Catholique, certainement nous le désavouons, et nous sommes bien éloigné de croire qu'aucun de nous ont fait, ou feront aucun progrès en philosophie, (excepté peut-être les succès physiques,) comparables à ceux des anciens docteurs de l'Eglise. Quant à nous, nous avons plus de confiance dans les décisions de Saint-Thomas que dans les nôtres, et quand nous trouvons que nos conclusions diffèrent des siennes, nous regardons cela comme une forte présomption, pour dire le moins, que les nôtres, et non les siennes, sont fausses. Nous nous mettons de côté, nous renonçons entièrement à toute prétention à une philosophie à nous, et nous nous contentons dans cette matière, comme dans les autres, de marcher dans les anciens sentiers, et non dans des nouveaux. Nous ne mettons aucune valeur en ce que nous avons fait, et nous prions nos amis de n'en mettre aucune non plus. Notre vie commence avec notre naissance dans la religion catholique. Nous disons cela, afin qu'aucun ne soit trompé par nos écrits précédens, que nous voudrions pouvoir effacer jusqu'au mois d'octobre dernier, si nous le pouvions, à moins qu'on en excepte les critiques sur Kant, quelques essais politiques et les articles de notre présente revue sur la réforme sociale et l'Eglise d'Angleterre. Nous avons écrit et publié beaucoup depuis vingt ans, mais un petit in-douze contiendrait bien tout ce que nous ne voudrions pas effacer de ce que nous avons publié avant le mois d'octobre dernier.

Nous avons dit que nous pensions que notre philosophie conduisait nécessairement à l'Eglise catholique, nous avons honnêtement cru cela assez longtemps, et quand nous avons commencé ce journal nous n'avions aucun doute que l'Eglise catholique ne fût la vraie Eglise, mais telles étaient alors les vues que nous nous étions formées de l'Eglise que nous pensions fermement, pour un tems au moins, pouvoir rester en dehors d'elle et travailler à amener le public protestant à certaines vues droites de l'Eglise en général. Alors nous disions: "Reste où tu es." Nous pensions faire plus de bien à l'Eglise hors d'elle que dans son sein; et notre rêve était, que nous pouvions en travaillant en dehors des Eglises protestantes préparer les gens à retourner à l'unité catholique. C'était un rêve, à peine un rêve honnête, et de toute manière un rêve bien insensé. La logique demandait un aveu entier et ouvert du catholicisme, et nous avions une grande horreur du péché mortel d'être inconséquent. En outre une autre question nous pressait encore plus fortement, c'était la question du salut de notre âme. Si la religion catholique était la vraie religion, nous ne pouvions être sauvé que dans sa communion. Car admettant même que celui qui est dans une ignorance invincible puisse être sauvé sans être actuellement dans sa communion, cette raison d'ignorance invincible ne nous convenait pas, car nous pensions que l'Eglise catholique était la véritable Eglise. D'ailleurs nous nous trouvions dans le besoin des secours que l'Eglise pouvait nous donner. Il était oiseux de soutenir la nécessité de l'Eglise, et de rester hors de son sein; nous ne pouvions guère maintenir l'intégrité personnelle, et atteindre à la sainteté de vie, pour laquelle l'Eglise et ses sacrements ont été spécialement institués. Et alors se présentait le dilemme: "ou bien cessez de parler de l'Eglise, ou entrez dans sa communion." Nous nous sommes décidé pour le dernier parti, et avons re-